

Année 1992

Eaux vives.

C'est ton regard, tellement angélique,
Qui mouille l'iris de tes grands yeux,
Et qui me fait espérer vers tes cieux,
Pour y accrocher des ailes mystiques,

Pour cette unique goutte, dans tes deux bijoux,
J'aimerais me noyer dans tes froufrous,
Pour y puiser et y chercher cette onde miraculeuse,
Où elle jaillit, cette source d'eau lumineuse,

J'offre mes grands saphirs, mes précieuses gemmes,
Comme le passeport infini des navires éblouis,
Et naviguer longuement, o mer trop inouïe,
Agitée par les vents, comme la marée oriflamme,

Toi, ma sirène sage, ma parure d'océan,
Toi, la femme qui me retient si souvent,
Tu restes la source vitale, où j'aime encore boire,
Toute ma passion à la quelle je veux croire,

Je goûte à cette clarté dans tes deux ciels,
Toi, ma sensuelle, tu demeures mon essentiel,
Un autre jour, tu seras le fruit fané, trop mûr,
Ma toute-aimée, mon amphore, mon désir de vin pur,

J'aime laper cette goutte de lait, sur le bout de tes seins,
Ou mieux, boire, la goutte d'eau de la vie, et assouvir ma faim,
Tu seras toujours comme cette eau vive qui sort du puits,
Je veux te boire et te croquer, comme un beau fruit,

Bruno Quinchez Morsang sur orge 1992

La poésie, le poète

La poésie est ce vent, dans tes rêves,
C'est aussi parfois, cette joie trop brève,
C'est encore, la vaste mer, qui se brise, sur la grève,

Le poète, est ce rêveur, encore inconnu,
Il doit semer, ces graines de mots nus,
Il est aussi, le messager des malvenus,

La poésie, n'est pas, un brillant discours politique,
Elle n'est jamais, une évidence, une application pratique,
La poésie, est surtout, ce délire très ludique,

Le poète n'est pas, ce rimailleur de l'ego,
Ce n'est pas non plus, un orpailleur de ragots,
Ce n'est pas, je crois, le télégraphiste des cabots,

La poésie, ce ne sont que des mots,
pour un meilleur vivre de tous les jours,
C'est parfois, le silence des maux de l'amour-toujours
C'est aussi le grand secret, du cœur battant tambours,

Le poète est l'orphelin de tous les chagrins,
C'est à l'aurore, le gai rossignol des petits matins,
Avant tous, il chante cette vérité des sages devins,

La poésie reste, une muse qui reste, toute anonyme,
C'est toujours cette chaleur, qu'un bel amour ranime,
C'est, la respiration, du vent bercé par la rime,

Le poète, n'est pas, le tout puissant avec son projet,
Ce n'est jamais un esclave, il n'a pas pour lui un valet,
Ce n'est pas un bouddha serein, au gros ventre replet,

Les poètes doivent nous aider, pour aimer la vie,
Les doux poètes ont les muses comme amies,
Les poètes doivent essayer de vivre jusqu'à la lie,

La poésie est le souffle, d'un esprit dans ton rêve,
La poésie est cette joie, de l'amour, et de cette fleur naïve
La poésie est la vaste mer, où les poètes dérivent,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge 1992)

Le hasard et les probabilités (antithèse)

Faites moi rêver, messieurs les puissants de ce monde,
De ce cauchemar sortez-moi ! Souvenez-vous de cette belle terre
Ce beau jardin qu'elle fut autrefois,

Peut être, verrons-nous de meilleurs lendemains ?
Que nos passés !
De meilleurs jours, plus heureux,
Mais cela même n'est malheureusement pas certain,

Devrais-je vous croire ? De toutes vos promesses,
Peut être, peut être, c'est encore à voir,
Le pire n'est pas certain, que seront tous nos lendemains ?

Ces lendemains sont probables,
Et seule la certitude est d'essence divine,
La liberté! C'est douter de demain...
Pour l'homme cette évanescence problématique,

Bruno Quinchez Morsang sur orge 1992

Notre siècle (1901-2001) version de 1992

Les années mille neuf cents étaient fort charmantes
Mais elles étaient déjà bien dures, pour beaucoup
Les années dix, elles sont un avant guerre et la grande guerre
La boucherie, les révoltes, la révolution socialiste

Les années vingt, une après guerre, Europe armée
Ils croyaient pouvoir, respirer, mes parents y sont nés
Les années trente, étaient encore cette avant-guerre
La crise dada sur réel, la démence nazie commence

Les années quarante, peur, terreur et mort
Massacres, camps, crématoires, bombes A et H
Les années cinquante, sinistres et pauvres, reconstruire
J'y suis né, cela m'étonne encore, j'en suis heureux

Les années soixante, pompeuses, prétentieuses, toutes, en toc
Kennedy, le pop, les fleurs, mai joli, mon premier amour, la lune
Les années 70, nous nous croyons enfin libre de vivre,
Nous étions à poils cinglés, sans essence et sans haine

Les années 80, sont branchées, sur tous les réseaux
Amitiés, commerce, minitel, travail et distribution
Les années 90, la crise financière et tout le tralala

Le sexe se protège, mais l'amour est encore là
Pour l'an 2001, je vous prends rendez-vous, j'espère
Espoir encore que dis paraisse la haine et la guerre

Bruno Quinchez (Morsang sur orge 1992)

Take a walk in the network side,

Zombie vidéo, branché
sur ton univers électromagnétique,
Tu planes, dans un désir d'images
pour tous tes cauchemars pervers,

Des fils, des électrodes implantées,
dans ton microprocesseur biologique,
Et pour mieux analyser ton trip-audimat,
un cerveau électronique,

Tu jouis trop intensément top-off,
jusqu'à ton orgasme, un grand flash,
Tu crois vivre tous tes délires,
toi l'exhibitionniste à l'âme free-clash,

Ta solitaire et ta rude réalité,
tu n'es que le rat dans un laboratoire,
Tous tes orgasmes et tous tes rêves,
tes pulsions sont des informations de sa mémoire,

Dans le grand labyrinthe
des programmations ils te rêvent
Et de violents combats te poursuivent
et parfois ces viols devenus communs,

Mais moi je me veux te le dire,
la vraie vie t'évite ! Là, tu déconnes vieux !
J'ose encore te le redire : pour te voir...
essaye de fermer tes grands yeux ! .

Bruno Quinchez (Morsang sur orge 1992-juin 1995)

Les bonds du gourou,

Mon grand gourou est ce joli petit kangourou,
Il fait partie du gang, le gang des grands gourous,
Il fait des bonds, il fait des bonds,
Il fait des sauts, il fait des sauts, de grands sauts,

De ça, de là, pareil à un chien fou,
Ce n'est pas, je le crois, holà, un idiot,
Ce n'est pas, je le dis, un cabot,
Ce n'est pas, je l'affirme, un vil sot,

Ce gourou d'un sou,
Il m'est si chou et c'est mon chouchou,
Et je l'adore comme un fou,

Je lui donne mon argent,
Je lui offre mon temps,
Je colle sa radieuse image,
Un peu partout

et il bondit, Il rebondit,
il dit bon et redit bon,
De droite et de gauche
De ça et de là, de bâbord et de tribord,
D'avants et d'arrières,

Il est sage comme une image, ce mage,
Mon gourou aux courroux si doux,
Mon gourou aux regards si fous,
Illumine mes jours et mes nuits,

Il me cache, la douleur de la vie,
Il me prend mes affaires,
Il me pique, mes petits sous,

Quand il brame,
C'est mon Brahma de toujours,
Quand il nous parle,
Je l'écoute et je l'écoute,
Jamais, il ne dose sa vérité,
Et toujours il toise ma vanité,

Mon gourou est un avatar. Pas de doute!
Mais mon gourou Il ne croit pas en lui,
Il ne sait pas Que je quête, le jour et la nuit,

Je quête, je requête, j'enquête,
Sans jamais de trêves, Aux bouts de mon songe,
Aux bouts de tous mes cauchemars,
Au bout de ses rêves, car mon gourou,

Est un kangourou aux poils roux, Et il fait des bons,
Il fait des bons, des bons gogos, Il fait des sots,
Il fait des sots, des sots, mystifié,
Sur les chardons que mangent les ânes,
Sur les charbons ardents,
Mon gourou est ce mignon petit kangourou,
Qui bondit au milieu des eucalyptus d'Australie,
Et il bondit, il rebondit, Libre, totalement libre,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 19 janvier 1992)

Il était une foi,

Dieu dit «je! » et il posa ainsi le premier acte de foi,
Puis Dieu dit : «Que la lumière soit ! » et la lumière fut,
Puis Dieu passa, aux éléments,
Dieu créa, le ciel...la terre, et la mer,

Dieu trouva cela : « bon, mais nettement insuffisant ! »
Alors Dieu, pour se distraire,
Créa, les animaux, créa, les plantes,
Puis en fin des fins, Dieu créa
L'homme à son image et à sa ressemblance,

Puis Dieu perplexe devant sa création eut l'ombre d'un doute,
Dieu créa alors le libre-arbitre, pour lui-même,
Et l'homme que Dieu avait créé à son image et à sa ressemblance,
L'homme se gratta, le front de perplexité,

Et il dit : "Dieu existe-t-il ?"

Bruno Quinchez (Morsang sur orge mars 1992)
(Premier prix humour Athanor Brest 1992-Morsang sur orge juin 1995)

Poème pour contester le poème,

J'écris ces lignes, mes vers, du pur Quinquin,
C'est notoire et c'est à noter,
Ce n'est pas pour le notaire, ni pour le notable,
Ce n'est pas non plus pour le croque poèmes,

J'espère que vous avez bien noté ! Pia notez !
Tourte que cela ! Mère sonne, personne dans ma lecture,
Je poétise, paraître, îles, je contre-poète et j'en suis fier,
J'enfuis et j'ennuie, je chie des verres, je chie des vers,

Oui ! L'anar chie ! Marre de te panser avant de t'écrire,
Marre de te lécher ! O sale vers !
Mon envie, t'éclater ton texte, ce con texte,
O texte si con ! Sexe ou con,

Cons et sexes, ronrons le vers qui respire,
La poésie... somme ni faire !
Fendages des gueules, gueules de voix, miss traire,
Tiers ! Toi ! Oui toi le lecteur ! Qu'en penses-tu ?

Toi, tu me tais, z' est t'encore tu me tues,
Poème aux reins brisés, élans cassés,
A te caresser longuement, ton échine,
O doux et dru do-décapode, machine,

Le temps perd sa nature, le contre-pet, rêve,
Hélas, hélas ! Je crois déjà ne plus pouvoir rien dire,
Toute ma forme, nouvelle et tous ces désirs,
Je sens déjà avoir trop épuisé le L.S.Dé.

Le top off, le verre de dé, lire, Sans mon Tranxène,
quelles angoisses, Quel coup de dé ? Loués, soient, désirs,
O formes ! O chloroforme ! Lit, taire et raire,
Rien à foutre dans tes reins, Dans ces riens, rien à foutre,

De tes prétextes, ces tees, ces sexes Dans ce con de textes,
Je sais que déjà dans une heure, Dans un jour ou bien dans un an,
Je réécrirais, je te trahirais, Je lisse et je police, ma lice, ta peau lisse,

O salaud du futur, je te hais pour avoir nié mon présent,
O psys ! O écologues ! O alcoologues !
O Théologues ! O dia-logues !
O vous tous les médecins, de tous les maux,
Mes mots, parlent,
O logos! O bavard! O logorrhée ! O Logologues !

O verve ! O verbe ! Je vous conjure,
Laissez-moi vivre libre et toi lecteur ! Sache ceci !
Tes futurs je les ai éprouvés,

Je les ai écrits ! Je t'ai vu et tu m'as lu,
Cet instant, mon présent est déjà cet éternel pour toujours,
Tes présents, sont mes futurs, pour ce présent
Tes dix mille futurs,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge mars 1992-juin1995)

Rupture

Tu vas m'oublier, tu vas tout oublier,
Tu vas oublier toutes mes caresses,
Toutes mes étreintes, nos corps si intimes,
Notre communion, nos orgasmes cosmiques,

Notre extase partagée, nos projets d'avenirs,
A deux, puis à trois, je n'existe plus dans tes rêves,
J'ai, à jamais, cessé d'exister, tu vas m'oublier,
Et tu vas partir, loin, je serai trop seul et je m'en irai,
Loin de toi, loin de notre amour,

Ce cocon, si patiemment construit,
Et que nous avons si passionnément détruit,
Temps trop commun je veux t'oublier,
Tu vas m'oublier maintenant !

Tout cela, c'est bien du passé,
Loin des yeux, loin du cœur,
Comme le chante cette ritournelle,
Comment t'oublier ? Mon cœur palpite,

Souvenirs cassés,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 8 mars 1992)

Simple déclaration,

Ce n'est pas, quelques choses d'importance,
Ou une longue accroche de publicité,
Ni même un brillant discours politique,
Mais peut-être ma forte déclaration d'amour à la vie

J'aimerais, tant vous dire, vous dire cet essentiel,
Tout ce qui échappe à l'ordinaire,
Oui, je le crois, j'ai quelques choses à vous faire savoir,
Le beau printemps fleuri est bientôt là,

Et j'aime ces belles journées du printemps,
La femme d'à côté, est une commère,
Et je suis encore, trop seul, ces soirs,
Seul dans cette nuit, dans mon trop petit lit, seul toujours,

Et j'aime les blondes, les brunes ou les rousses,
Et je crève de ma solitude, dans paris capitale,
Paris capitale de soixante millions, de français et de françaises,
C'est vous dire, j'aime vivre et la vie est ma joie d'un amour,

Pour moi, mais je vous le dis bien, rien de très grave,
Surtout ne pas me taire dans cette ville
Où la parole est pouvoir à conquérir,
Dans cette ville ou la foule souffre de sa solitude,

Ce n'est que ce petit moment de cafard,
Du blues urbain ou un spleen de cœur de poète,
Si je me tais, vous avoir dit cela

Et vous avoir parlé, sera plus facile,
Et vous le dire, me rendra moins triste,
Mais je crois bien que je vous gêne

Allez ! Je me tais !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 8 mars 1992)

Lettre pour toi

A toi, celle que je chéris, mon amie,
Tous ces jours à chaque heure tu m'inspires,
Comme une flamme ou une eau très pure,
Je t'écris encore, et encore, tu m'habites,

A chaque battement de mon cœur qui s'agite,
Je songe à toi, chaque heure, chaque seconde, chaque nuit,
Mes vœux, cueillir ton sourire et croquer tes fruits,
Hier encore! Je te guettais et j'invoquais ton rire!

Craignant cette absence qui ne m'est rien que pire,
Ton rire cristal, dans ma tête, ce doux plaisir,
Un frisson léger, un petit vent très doux, le zéphyr,
Mon cœur fervent évoque ce frou-frou, ta joie,

Un murmure si faible, la musique de ma passion, ta voix
Pour toi ! O mon Graal ! Chevalier sans armure
Je te promets de conquérir ce cœur et rester nature,

Toutes les Amériques, l'orient lointain, pour cette aventure,
Puis me réveillant dans le petit matin blême
Je sais que tu es là, dans ce court poème,
Je saute de mon lit pour te dire : je t'aime !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 29 avril 1992)

Le rêve du chien crevé

Qu'il est aisé, de caresser, ce vers ribaud,
Qui sonne, sans erreur, avec ce nom, Rimbaud,
Qu'il est vain, ce mot, qui te séduit encore,
Appas balancés, de cette belle pécore,

Qu'ils sont noirs, sinistres et menaçants,
Ces corbeaux faméliques, survolant tes temps,
Que tu es laid et cynique ! Mécréant cabot ! !
Tu pérores, sur une tombe, dans nos cachots,

Les vents, déracinent les fleurs maladives,
Tes charmes, raniment, mes flammes primitives,
Le temps perdure, les rayons de l'été,
Pour mieux nous griller, nos cœurs ratatinés,

Une pluie tombe, cette promesse attendue,
Que réclame, ce brasier, dans nos corps nus,
Les frimas blancs, noir, l'hiver guillemets,
Cautérisent nos âmes et leurs lourds secrets,

La mer, monotone, sans cesse, monte, descend,
Sur nos plages, soleils marins, incandescents,
Les fleuves de nos villes, charrient des chiens morts,
Carcasses gonflées, décharnées, jusqu'à nos ports,

Certes ! Cet homme assis regarde de sa chaise,
Le chien crevé, qui rêve ? Tristes malaises ! ! !
Un chien aboie, au loin, debout, sur ses pattes,
Il rêve, d'un homme mort, sans haine, sans hâte,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 21 mars 1992-29avril 1992)

Nuances des couleurs du voyeur

Ma pensée est colorée, toutes de nuances,
Je ne vois, ni le noir comme le charbon dans la mine,
Ni le blanc pur, de la neige au soleil,
Ni le gris triste, des pavés dans les rues,
Mais je vois le vert anglais comme ce gazon qui est tondu,
Ou les vapeurs évanescentes des ciels gris bleutés de paris

Je vois aussi le chant des rossignols,
Dans le clair-obscur des petits matins,
Je vois les lointaines étoiles bleues
Dans la profondeur de mes nuits les plus sombres,

Je vois encore les vies si fragiles des bambins,
Sur les seins rosés de leurs mères,
Je vois aussi, l'éternité et la mort
Dans le sang rouge, des damnés de la terre,

Je vois le soir d'antan,
Les rêves roses des grands espoirs,
Je vois ce presque-rien du philosophe,
Je vois la subtile nuance,
Je vois le balancement calme de la rime
Et je pressens les infinitésimales tonalités,
Et j'aime cette nuance encore et encore...

Je vois l'alpha, Et je pressens cet oméga
Et je vois la pureté dans l'eau,

Je vois les cieux d'orages,
Je vois ce ciel bleu après la pluie,
Je vois tes yeux, ceux que mon cœur honore,
Je vois de l'or dans ces yeux,
Et je devine les sept couleurs,
De ce bel arc-en-ciel...

Je vois la vérité irisée, Dans la lumière sur la perle,
Je vois les certitudes taillées, Dans les facettes du même diamant

Et je vois l'éternité, Comme un secret espoir,
Je vois ce Dieu, dans sa création, Et toutes les créatures,

Je vois ton désespoir,
Et cette peur dans le frémissement inquiet,
De tes regards, je devine Et je pressens cet amour,
Qui te vrille l'âme et le cœur, Je vois mon regard dans la glace,

Je vois mon visage si familier Et je me regarde, longuement vieillir,
Je te vois, je me regarde encore
Et mon regard, se porte vers ces ailleurs
Que sont les rêves qui luisent ? Dans les sentinelles de ton âme,
Je vois cet encore Et j'aime à te voir !

Bruno Quinchez (Morsang sur orge mai 1992)

A toi la femme aux yeux de flamme,

Oui ! Je suis un petit homme car je suis trop mesquin,
Un pauvre petit homme, c'est parfois trop difficile de t'aimer,
Car oui je t'aime ! O ma joie ! Je te désire et tant à la fois,
Tu étais l'archange de mon paradis, toi, ce tourment de mon enfer,

Tu es la femme de mes toujours, mille plaisirs que je n'osais te dire,
Oui ! Moi pauvre homme, amoureux de toi,
Un damné de tes grands yeux bleus, trop lâche et trop humain,
Trop grossier et si mesquin je te veux, pour mieux posséder, ce regard,

Tu m'as allumé, de tes dix mille feux, pour chaque seconde,
Et pour chaque instant, je pense et je rêve de toi,
Toi, la flamme de mon enfer... toi ! Ce rêve trop amer,
Malgré toutes, je pense encore à toi avec la piété de la tendresse... ô Elda !

Moi le damné de cette absence

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 4 mai 1992)

Sida ? Si ! ? Da !

Si t'en es un ! Pour nous, tu es ce moins que rien,
T'es un zéro pointé, t'es positif, t'es un séropositif,
Maintenant tu dois comme tous ceux là porter ton étoile,
Et graver dans ta chair, ces mots sur le papier, sidaïque,

Tu dois changer ton identité, sur ta carte de vie,
Ce n'est pas la peine d'insister, tu n'es plus,
Ton nom à toi ce n'est pas martin
Tu ne t'appelle pas non plus Cohen

Tu n'es pas, ton nom ce n'est pas Le Pen,
N'insiste pas, tes prénoms à toi ne sont plus,
Personne ne te les dira avec affection,
Jean-Marie ou Jacques ou François,

Mais ces noms seront dans la liste,
Comme Jerry, Serge, Klauss ou Cyril etc.
Si t'avais eu de la chance, t'aurais pu t'appeler,
Michel Garetta ou encore Karol Wotyła,

Ou que sais-je encore ? Ronald Reagan,
Et là, on t'aurait respecté et admiré,
Mais ton seul nom de douleurs,
Toi le sidéen ressemble étrangement,

A celui du nazaréen,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge 18 juillet 1992)
(affaire Garetta juin 1995)

Les années Transuraniens

Nous sommes dans la banlieue triste
des grands âges de la lumière,
Nous sommes devenus pauvres d'espairs,
Mais malgré tous, nous rêvons encore
de tous nos grands mythes,

La nuit est tombée,
elle a succédé à tous les grands soirs,
Les fleurs jolies du mois de mai,
elles ont toutes ce goût amer,

Le travail est devenu privilège,
l'amour est un sacrilège,
Seule reste la vie qui nous assiège,
Le futur qui se compte en milliards de dollars,

Ce futur de dix milliards d'humains sur la terre,
La terre ce berceau trop peuplé
de tous ces cauchemars du vieux Malthus,

Et cet unique espoir que sont les étoiles...
Mars, la voisine une planète île,
Reste un luxe, pour tous les pierrots
qui soupirent sous la lune,

Trop seuls, dans ce petit univers
nous crevons d'espoir,
Nous sommes au large
des années quatre-vingt-dix,

Fêlures et brisures d'époques
ce siècle, je le dis et je vous l'affirme,
Ce siècle est déjà mort,
alors que vivent et adviennent
les fœtaux avènements,

Pourtant moi je m'accroche !
Moi ! Le petit d'homme,
A toutes, ces bouées
que d'autres veulent bien me tendre,

C'est pourquoi ! O mon enfant terrible !
Tous ces doutes, je me veux te les dire,
Tous ces doutes, qui m'agitaient,
dans les années Transuraniens,

Ton jardin d'innocence,
j'espère te le préserver,
Pour essayer de te le garder encore intact
pour ta venue et pour y habiter,

Ce futur trop incertain,
pour t'aider et pour t'aimer,
Pour m'aider
et essayer de me préserver,
De ton trop petit univers,

N.B. Dans le tableau de Mendeleïev l'uranium est l'élément 92
et c'est le dernier élément chimique stable,
les Transuraniens sont donc physiquement instables,

Bruno Quinchez (Morsang sur orge le 17 décembre 1992)